

Jacques STIENNON

Où en sont
les études d'épigraphie médiévale
en Belgique?

Extrait des *Annales de la Fédération historique
et archéologique de Belgique*,
(35^e Congrès — Courtrai, 26-30 juillet 1953.)



COURTRAI
1955

A Fernand Baudin
Spécialiste insubit et sensible de la lettre
en toute amitié
Jacques Stiennon

Où en sont les études d'épigraphie médiévale en Belgique ?

par
Jacques STIENNON.

« L'artiste qui coupe son bois, bat son métal, pétrit son argile, taille son bloc de pierre, maintient jusqu'à nous un passé de l'homme, un homme ancien, sans lequel nous ne serions pas ».

(FOCILLON).

Écrire sur le papyrus ou le parchemin, c'est déjà s'assurer des garanties dans le souvenir des hommes, mais fixer dans la pierre, l'airain ou l'ivoire, la trace d'un geste, d'un événement, n'est-ce pas véritablement survivre ? Le moyen âge l'a bien compris, qui, recueillant la tradition romaine, a multiplié les textes sur les frontons des églises, les murs des édifices publics et les objets du culte.

Ces inscriptions devaient constituer plus tard un objet d'études pour les érudits, après avoir été la mémoire d'un passé tout proche pour ceux qui les avaient créées. Mais la portée de cet examen resta longtemps tributaire des préoccupations particulières de leurs auteurs : l'un y puisait des modèles d'éloquence et de rhétorique ¹, un autre y trouvait surtout un aliment de curiosité au cours d'un voyage ².

Il fallut attendre le mouvement archéologique et antiquaire du XIX^e siècle, son romantisme et son goût des ruines, pour assister,

1. *Epigraphica sive Elogia Inscriptionesque quodvis genus pangendi ratio...* auctore Octavio BOLDONIO, Augustae Perusiae, 1660, in-4^o.

2. Ainsi, Mathieu Brouerius van Nidek (1677-1743), dans sa *Très exacte Description des Provinces Unies des Pays-Bas* dont une partie a été commentée et éditée par L. HALKIN, *Une description inédite de la ville de Liège en 1705*, Liège, 1948, 100 pp., in-8^o (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. 113).

dans l'enquête épigraphique, à des efforts plus cohérents, plus soutenus et moins limités.

Dans ce domaine, il convient de relever le rôle qu'assuma, en Belgique, le *Messenger des Sciences et des arts*. Dès les premières années de sa publication, l'étude des inscriptions médiévales y occupe une place qui est loin d'être négligeable, et cette contribution se soutiendra régulièrement jusqu'en 1891, grâce aux travaux de J. Rapsaet, Jules de Saint-Genois, A. G. B. Schayes, Alexandre Schaeapkens et Camille de Borman¹. Pour se rendre compte du genre historique qu'exploitaient avec enthousiasme ces érudits, je ne puis mieux choisir que ce titre savoureux d'un article anonyme rédigé dans le goût du temps : *Notice historique et critique au sujet d'une inscription gravée sur une plaque de plomb trouvée dans le tombeau de Gunilde, princesse anglo-saxonne, qui, après que son frère Harold II eut été tué à la bataille de Hastings, gagnée par Guillaume-le-Conquérant, en 1066, se retira à Bruges, où elle mourut en 1087*².

A côté de cette littérature périodique, fleurissent des publications destinées à inventorier les épitaphes, les monuments funéraires, les pierres tombales d'une région ou d'une province déterminée³. Ces vestiges archéologiques fournissent en même temps prétexte à belles gravures dans *la Belgique illustrée* et autres *Splendeurs de l'art en Belgique*⁴. En feuilletant ces revues et ces recueils épigraphiques,

1. A titre d'exemple : J. RAPSAET, *Notice sur la pierre sépulcrale de Saint Florbert, mort à Gand, vers le milieu du VII^e siècle*, t. 6, 1829-1830, pp. 1-20 ; X., *Épitaphes et inscriptions dans les églises*, t. 3, 1835, pp. 343-345 ; J. DE SAINT-GENOIS, *Pierre tumulaire d'Henri II, duc de Brabant*, t. 4, 1836, pp. 117-119 ; ID., *Inscriptions dans l'église de Hal*, t. 4, 1836, pp. 292-294 ; A. G. B. SCHAYES, *Fonts baptismaux de Saint-Germain à Tirlemont*, 1839, pp. 139-140 ; X., *Baïe du XIII^e siècle*, 1839, pp. 146-147 ; X., *Épitaphes anciennes*, 1839, p. 152 ; J. DE SAINT-GENOIS, *Tombeau du chevalier Hector de Méliadec, à Wervicq*, 1842, pp. 66-72 ; A. SCHAEAPKENS, *Un ancien sarcophage (à Saint-Servais de Maestricht)*, 1846, pp. 413-418 ; ID., *Histoire de la Châsse de Saint-Servais, évêque de Tongres et de Maestricht*, 1849, pp. 133-179 ; J. DE SAINT-GENOIS, *Cuivres ciselés du tombeau de Guillaume Wenemaer et de sa femme, à Gand*, 1853, pp. 64-69 ; F. DE VIGNE, *Umbo de bouclier. Gravure au burin du XI^e ou XII^e siècle*, 1853, pp. 449-452 ; W. H. J. WEALE et C. DE BORMAN, *Notice sur l'inscription de dédicace de l'église de Rixingen, Limbourg*, 1861, pp. 444-447 ; J. BETHUNE-DE VILLERS, *Musée lapidaire des ruines de Saint-Bavon. Dalles funéraires retrouvées à l'écluse de Braemgaten*, 1891, pp. 89-107, 257-269, 385-401.

2. *Messenger des sciences historiques*, t. 1, 1833, pp. 425-441.

3. Les nos 214 à 223 de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de H. Pirenne, Bruxelles, 1931, pp. 24-25, donnent la liste des principaux recueils.

4. E. VAN BEMMEL, *La Belgique illustrée. Les monuments, ses paysages, ses œuvres*

on s'aperçoit rapidement que la généalogie a été la préoccupation dominante de leurs éditeurs. Les inscriptions y sont étudiées plus pour leur texte que pour les données qu'elles peuvent apporter aux recherches paléographiques. Même l'article consacré, en 1878, par Jules Helbig à l'*Inscription de l'ancienne chapelle de Faimés*, conduit avec un évident souci de ne négliger aucun élément susceptible d'aider à la compréhension de ce curieux document, ne dédie que quelques lignes à l'analyse paléographique proprement dite.

En réalité, c'est Godefroid Kurth qui doit être considéré comme le fondateur de l'épigraphie médiévale en Belgique.

Il conquit incontestablement ce titre grâce à l'enquête-modèle qu'il publia, en 1900, sur l'inscription dédicatoire de l'église de Waha¹. C'est, en effet, la première fois qu'on assiste à un essai approfondi d'interprétation des graphismes, à une analyse raisonnée des caractéristiques paléographiques, basée sur l'examen comparatif des inscriptions dédicatoires d'une même région et d'une même époque.

« Une science de l'épigraphie médiévale fait défaut et il est souhaitable que quelqu'un puisse bientôt s'atteler à cette tâche »². En plaçant ce vœu de Wattenbach en exergue à son étude, le grand historien belge était manifestement conscient d'y donner un commencement d'exécution.

Il est en tous cas certain que son initiative lui suscita, dans ce domaine, des disciples ou des émules soucieux d'appliquer la méthode qu'avait si brillamment illustrée leur maître. L'année même où paraissait l'étude de Kurth, Mgr Monchamp consacrait au distique de Saint-Servais de Maastricht, un article où la philologie jouait un rôle prépondérant³. Mais en 1901, *Une inscription mérovingienne inédite à Glons* permettait à son commentateur de se livrer à une analyse de caractère plus strictement paléographique⁴.

d'art, Bruxelles, s. d., 2 vol. in-4°. Voir, par exemple, au t. 2. : les tombeaux de Colars Jacoris (p. 163), Mélisinde de Hierges (p. 196), Gillon de Trazegnies et Jacqueline de Lalaing (p. 129) ainsi que la pierre de dédicace de Waha (p. 531) ; H. G. MOKE, E. FÉTIS, A. VAN HASSELT, *Splendeurs de l'art en Belgique*, Paris, 1850, in-4°.

1. G. KURTH, L'inscription dédicatoire de l'église de Waha, dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, t. 10, 1900, pp. 97-123.

2. WATTENBACH, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, 1875, 2^e éd., p. 37 : « Eine Epigraphik des Mittelalters fehlt, und wir können nur wünschen, dass bald einmal jemand diese Aufgabe sich stellen möge ».

3. G. MONCHAMP, Le distique de l'église Saint-Servais à Maestricht, dans *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, cl. des Lettres, 1900, pp. 771-796.

4. ID., *ibid.*, 1901, pp. 642-666. Voir aussi du même auteur : L'épitaphe d'Amabilis à Maestricht (Saint-Servais) *ibid.*, 1901, pp. 915-918.

Cette union parfaite de la philologie avec la paléographie, un des meilleurs disciples de Godefroid Kurth l'a réalisée et continuée, pour notre plus grand profit, à en exploiter infatigablement les ressources. Spécialiste de l'histoire antique, Léon Halkin n'eut qu'à transposer l'expérience qu'il avait acquise dans l'épigraphie romaine pour l'appliquer à la solution des problèmes de l'épigraphie médiévale.

Creusant le sillon ouvert par Kurth, Léon Halkin s'attacha surtout à l'exégèse des inscriptions dédicatoires dont les églises du diocèse de Liège nous ont laissé de si curieux vestiges. Dans son étude sur la pierre commémorative de Looz¹, parue en 1908 et complétée la même année dans une autre revue², le savant historien liégeois, rappelant la publication, par certains de ses confrères, de quinze inscriptions commémorant la consécration d'un autel ou d'une église dans le diocèse de Liège aux XI^e et XII^e siècles, ajoutait cette phrase significative : « Il serait du plus haut intérêt de réunir en un *corpus* tous ces textes, ainsi que ceux de la même époque qui appartiennent soit aux autres diocèses de la Belgique, soit aux régions limitrophes des pays voisins, et d'en faire l'étude comparative »³.

A vrai dire, il n'était pas le premier à évoquer pareil thème de recherches. Dès la publication de l'inscription de Waha, Mgr Monchamp avait proposé à la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège « de recueillir et de publier les inscriptions du diocèse »⁴. Aucune limite chronologique précise n'ayant été fixée, il avait été convenu « de s'en tenir, au moins provisoirement, aux épigraphes de l'ancien diocèse de Liège antérieures à son démembrement sous Philippe II, lors de la création des nouveaux évêchés (1559) »⁵.

Les temps étaient mûrs pour lancer une entreprise de plus vaste envergure : Godefroid Kurth profita du XXII^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui tenait ses assises à Malines en 1911, pour en tracer le plan d'ensemble.

Il ne s'agissait pas moins que de promouvoir l'élaboration d'un *Corpus Inscriptionum Belgicarum*, ou recueil de toutes les inscrip-

1. L. HALKIN, L'inscription dédicatoire de l'église de Looz, dans *Mélanges Godefroid Kurth*, t. 2, Liège-Paris, 1908, pp. 121-138.

2. ID., Un nouveau document relatif à l'inscription dédicatoire de l'église de Looz, dans *Leodium*, t. 8, 1909, pp. 154-158.

3. ID., *art. cit.*, dans *Mélanges Godefroid Kurth*, p. 130 (n. 2 de la p. 129).

4. Cf. G. MONCHAMP, *Une inscription mérovingienne inédite à Glons*, p. 642.

5. ID., *Ibid.*

tions existant ou ayant existé dans notre pays depuis les origines jusqu'à une de ces dates qui marquent la fin d'une société ; donc jusqu'à 1794, date de la conquête de la Belgique par la France et de l'inauguration d'un régime nouveau... Le recueil ne comprendrait pas seulement les inscriptions aujourd'hui subsistantes, mais aussi celles que nous ne possédons plus que dans les manuscrits qui les ont conservés »¹.

Je passe les échanges de vues que cette proposition du savant historien provoqua au sein de l'assemblée² pour en arriver immédiatement à la résolution dont Kurth déposa le texte sur le bureau de la réunion des délégués :

« L'assemblée des délégués se déclare favorable au projet d'un *Corpus Inscriptionum Belgicarum*, qui serait élaboré par les Sociétés fédérées et publié sous les auspices de la Fédération.

« Pour activer l'entreprise, elle nomme une Commission qui sera chargée : 1^o de dresser le plan de l'ouvrage ; 2^o de se mettre en rapport avec les sociétés fédérées pour obtenir leur concours ; 3^o de faire rapport au prochain Congrès sur l'état d'avancement des travaux... »³.

Ce projet, véritable centre d'intérêt du Congrès de Malines, contenait, par son caractère pratique, les plus grandes chances de réussite.

A la réunion qui se tint à Bruxelles le 29 octobre 1911, pour mettre au point un programme d'action, le délégué de l'Institut archéologique liégeois assurait d'ailleurs que sa Société se mettrait « de tout cœur au travail »⁴.

Il était naturel que Liège, où cette activité épigraphique avait effectivement pris forme et qui bénéficiait de la présence de Godefroid Kurth, tînt à occuper une position en flèche dans cette émulation pacifique et savante. De fait, « le comité de Liège ne chôma pas »⁵ : dans la seule année 1912, il était parvenu à rassembler près d'un millier de documents sur fiches. Mais la première guerre mondiale vint bientôt porter un coup fatal à une œuvre si féconde en

1. *Annales du XXII^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique* (Malines, 1911), t. 1, fasc. 2, p. 143-144.

2. *Ibid.*, pp. 145-148.

3. *Ibid.*, p. 286.

4. *Annales du XXII^e Congrès*, t. 1, 2^e fasc., p. 293.

5. *Chronique archéologique du Pays de Liège*, t. 33, 1942, sur une page numérotée en regard de la p. 62.

promesses. Ce n'est qu'en 1942 qu'un des tout premiers collaborateurs du *Corpus* livra à l'impression les résultats de ses investigations¹, en émettant l'espoir que leur publication déterminerait d'autres chercheurs bénévoles « à reprendre avec persévérance la tâche pour laquelle il y a encore tant à faire »².

Au cours de ces douze dernières années, aucune édition épigraphique n'est venue répondre au si légitime souhait de M. Jules Pirllet, si l'on excepte tout au moins la monographie épigraphique de Berloz due à l'abbé A. Lysens, l'étude de M^{lle} Hélène van Heule sur les monuments funéraires du Musée Curtius³ et l'intelligente interprétation des textes des Fonts baptismaux de Saint-Barthélemy qu'a récemment tentée M. Étienne Evrard⁴. Du côté de la Flandre, la découverte de trois sépultures abbatiales à Saint-Bavon, en 1949, fut l'occasion d'une démonstration paléographique pleine d'intérêt pour la datation des inscriptions qui avaient été placées dans chaque tombe⁵.

Sans doute, peut-on estimer que ces essais constituent autant de signes encourageants. Mais que représentent-ils par rapport à l'œuvre épigraphique des autres pays ? A la vérité, il serait vain de se dissimuler que la Belgique accuse, en ce domaine, un retard considérable.

Avec le monumental ouvrage que F. X. Kraus dédia aux inscriptions chrétiennes de Rhénanie, l'Allemagne s'était acquis une con-

1. J. PIRLET, *Contribution au « Corpus Inscriptionum Belgicarum » : Lantremange, ibid.*, 16 pp. non numérotées (en annexe). Signalons cependant, publiées indépendamment du programme de Malines, les recensions persévérantes et méthodiques de J. MEUNIER, *Inscriptions et blasons de Chainieux*, Verviers, 1924 ; *Notes d'Histoire. Inscriptions et blasons de La Reid et Polleur*, Verviers, 1928 ; *Notes archéologiques. Inscriptions et blasons de Herve*, Verviers, 1931 ; *Notes d'histoire, Épigraphie de Bolland et de Theux*, Liège, 1933.

2. ID., *ibid.*, p. [2].

3. A. LYSSENS, *Contribution au Corpus Inscriptionum Belgicarum : Berloz* dans *Chronique archéologique du Pays de Liège*, t. 35, 1944, pp. 1-8 (en annexe) ; H. VAN HEULE, Musée archéologique liégeois ; I : *Monuments funéraires (Musée Curtius)*, *ibid.*, t. 34, 1943, 28 p. non numérotées (en annexe).

4. *Essais sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège*. 1. L'iconographie et l'auteur, par Jean PURAYE. — 2. L'épigraphie, par Étienne EVRARD. — 3. *Éléments de symbolique*, par Alexis CURVERS, dans *La Vie Wallonne*, t. 26, 1952, pp. 157-197.

5. F. DE SMIDT et H. VAN DE WEERD, *Verslag over de ontdekking van drie abst-graven tijdens de opgravingen in de abdijkerk van de voormalige Sint-Baafs abdij te Gent*, dans *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde et Gent*, nouv. ser., t. 4, 1949-1950, pp. 86-96.

fortable avance dès 1890¹. Elle la consolida en 1937, lorsque Karl Brandi énonça les principes d'une science épigraphique appliquée aux documents médiévaux d'origine germanique². Ce programme provoqua l'éclosion d'une collection de format commode, agrémentée d'abondantes photographies dont deux volumes ont jusqu'ici vu le jour³.

De son côté, la France avait, dès 1834, affirmé l'intérêt qu'elle portait aux études épigraphiques médiévales, grâce aux recueils du Marquis de Castellane et d'Edmont Le Blant : le premier, limité au Midi de la France⁴, le deuxième s'étendant à l'ensemble de la Gaule mais n'allant pas, dans le temps, au delà du VIII^e siècle⁵. En 1929, Paul Deschamps entreprit de combler cette dernière lacune dans un exposé de quatre-vingt dix pages qui, nous aurons l'occasion de le répéter dans un instant, représente un modèle de rigueur critique et de pénétrante analyse⁶.

L'Italie, enfin, a fourni un effort non moins appréciable en inaugurant récemment, sous la direction d'un spécialiste chevronné de l'épigraphie médiévale, le relevé diplomatique et photographique des inscriptions médiévales de la Péninsule⁷.

1. F. X. KRAUS, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande. I : Die altchristlichen Inschriften der Rheinlande, von den Anfängen des Christenthums am Rheine bis zur Mitte des achten Jahrhunderts*; II. : *Die christlichen Inschriften von der Mitte des achten bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts*, Freiburg i. B., 1890-1894, 3 vol., in-4^o.

2. K. BRANDI, *Grundlegung einer deutschen Inschriftenkunde*, dans *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, t. I, 1937, pp. 11-43. L'épigraphie médiévale était déjà convenablement représentée, en 1912, dans l'ouvrage d'Ernst DIEHL, *Inscriptiones Latinae*, Bonn, 1912, in-4^o (*Tabulae in usum scholarum*, 4). Cf. également R. CONRARD, *Niederrheinische Epigraphik vom achten bis dreizehnten Jahrhundert. Ein Beitrag zur Geschichte der monumentalen Schrift*, Frankfurt a/M. 1931, 70 pp. in-8^o.

3. *Die deutschen Inschriften*. Hrsg. van den vereinigten Deutschen Akademien Berlin, Göttingen, Heidelberg, Leipzig, München, Wien-Stuttgart, Metzler, in-4^o.

4. Marquis de CASTELLANE, *Inscriptions du Ve au Xe siècle recueillies principalement dans le Midi de la France*, dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. 2, Toulouse, 1834-1835. Des suppléments relatifs aux inscriptions du XI^e au XIV^e siècle, ont paru dans les t. 3 (1836-1837) et t. 4 (1840-1841) de la même revue.

5. E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1856-1865, 2 vol. in-4^o; ID., *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892, in-4^o.

6. P. DESCHAMPS, *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovinigienne, aux dernières années du XII^e siècle*, dans *Bulletin monumental*, t. 88, Paris, 1929, pp. 5-86 (et 36 pl.).

7. *Monumenta epigraphica christiana saeculo XIII antiquiora quae in Italiae*

Il serait cruel d'insister sur ce bilan, sommaire mais suffisamment éloquent, si l'on n'espérait pas pouvoir en tirer des raisons de corriger notre état de complète carence. Mais pour mener à bien cette tâche, quelle voie suivre, quelle méthode employer ?

On peut évidemment continuer à publier les recensions épigraphiques, commune par commune, d'une province, sur le modèle si clairement présenté, pour Lantremange, par M. Jules Pirllet, et en revenir ainsi aux directives proposées par le Congrès de 1911.

Malgré tout l'intérêt qui s'attache à ce programme et que je ne songe nullement à diminuer ni à méconnaître, il me semble cependant plus utile aujourd'hui d'associer enfin plus intimement l'épigraphie à la paléographie et de porter plus spécialement l'effort sur une étude morphologique des inscriptions médiévales, qui permettrait de retracer l'évolution du *ductus* épigraphique pendant tout le moyen âge dans les provinces qui composent la Belgique.

Pour la bonne marche de cet examen interne, on ne pourrait choisir de meilleur guide que le magistral essai de Paul Deschamps, qui a d'ailleurs accueilli l'inscription de Waha dans le cadre de ses recherches¹. Il serait même tout indiqué d'élargir ce dernier et de retenir, à côté des inscriptions lapidaires, celles qui ont été tracées dans les matières dures les plus diverses. Dans cet album, assemblé sous le signe de l'éclectisme, la pierre Bourdon voisinerait avec les Fonts baptismaux de Notre-Dame, la pyxide aux reliques du Musée diocésain de Liège, l'autel portatif de Stavelot, l'ivoire de Notger, la croix de l'évêque Théoduin, la plaque votive en laiton gravé de Marguerite d'Escornaix.

Cet aperçu comparatif resterait cependant incomplet s'il négligeait les clartés que peuvent lui fournir les passages en capitales épigraphiques des manuscrits rédigés dans nos anciens *scriptoria*². Le tracé des caractères sur un support souple et sensible comme le parchemin ne nécessite pas l'effort soutenu pour vaincre la résistance de la pierre ou de l'ivoire qui entraîne parfois le graveur à adopter une calligraphie considérablement éloignée de son projet initial : dans l'écriture lapidaire, que d'exemples dont Focillon aurait pu

fnibus adhuc exstant iussu Pii XII Pontificis maximi edita curante Angelo SILVAGNI, In Civitate Vaticana, Pontificium Institutum Archaeologiae christianae, Vol. I : Roma (1943).

1. P. DESCHAMPS, *op. cit.*, pp. 25, 30, 31, 34, 65, 68, 72, 73, 78, 82 et fig. 22.

2. P. DESCHAMPS, *op. cit.*, a eu, à plusieurs reprises, recours à ces comparaisons : pl. XVII, fig. 32, pl. XX, fig. 38, pl. XXVI, fig. 49.

alimenter son prestigieux traité de l'accident¹ ! Il en résulte que l'évolution des caractères épigraphiques dans une même région ne suit pas nécessairement la même courbe si ces derniers sont creusés dans la pierre ou dessinés sur le feuillet d'un codex. Fixer cette marge d'écart aide directement le progrès des études codicologiques. Ajouterai-je que l'épigraphie des manuscrits procure souvent un plaisir esthétique aussi profond que celui qu'apportent les plus belles inscriptions lapidaires de notre pays ? Il suffit de contempler telle page d'un manuscrit de Saint-Trond, de Lobbes ou de Malmédy aux XI^e et XII^e siècles pour en être convaincu².

En recommandant enfin l'établissement d'un alphabet chronologique des formes épigraphiques et d'une bibliographie de l'épigraphie médiévale en Belgique, je crois avoir épuisé l'énumération des points essentiels d'un programme immédiatement et facilement réalisable. On s'étonnera sans doute de l'imprécision dans laquelle j'ai laissé les détails pratiques de sa mise en œuvre. Cette imprécision est voulue. Lorsqu'on voit le peu d'écho rencontré par les dispositions claires, détaillées et pleinement justifiées du Congrès de 1911, il est naturel d'espérer plus de l'initiative privée, de l'enthousiasme spontané des chercheurs isolés que des plans d'une commission ou d'une société savante.

Tel se sentira porté vers la publication des épitaphes seigneuriales de la Flandre, tel autre préférera les inscriptions liturgiques du XII^e siècle en Basse-Lotharingie, un troisième se vouera à l'étude des lettres enclavées : tous ces thèmes sont dignes d'un égal intérêt. Chaque épigraphiste apporte ainsi sa pierre à l'édifice. Au soir de ses recherches, puisse-t-il y trouver, gravée par l'art souverain de Clio, l'inscription de ses rêves ! *

1. H. FOCILLON, *Éloge de la main*, dans *Vie des Formes*, Paris, Alcan, 1939, p. 160 : « Il y a bien des années, quand j'étudiais les peintures de l'Asie, je me proposais d'écrire un traité de l'accident, que je ne composerai sans doute jamais ».

2. De Saint-Trond, voir surtout : Bibliothèque de l'Université de Liège, ms. 207, fol. 1 v^o (6 lignes en capitales épigraphiques enclavées, fin du XII^e s.), ms. 42, fol. 1 v^o et 214 v^o (deuxième moitié du XII^e siècle) ; de Malmédy, mss Vat. lat. 8557, fol. 2 r^o et 8558, fol. 56 r^o ; de Lobbes, la Bible de Goderan (1084), cf. J. VAN DEN GHEYN, *Album belge de paléographie*, Bruxelles, 1908, pl. IX.

* L'article de J. HELBIG que nous citons à la page 699 a été publié dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 14, pp. 169-188.

